



# L'élan brisé de la Révolution orange

L'UKRAINE vote dimanche au premier tour de l'élection présidentielle. Camp « pro-russe » contre « pro-occidental » ? Le clivage s'est estompé...

Un pouvoir englué dans de petits arrangements

Si les prétendants au poste présidentiel sont presque les mêmes qu'en 2004, le fameux clivage Est-Ouest, qui dominait les discours lors des dernières élections, s'est estompé. Les principaux favoris de 2010 se sont tous ou presque rangés à un pragmatisme, politique et économique, vis-à-vis de Moscou. La Russie, très impliquée dans la campagne précédente, a d'ailleurs tiré les leçons de cette ingérence éhontée. Faisant profil bas en public, le Kremlin a su s'attirer en coulisses les faveurs de Ianoukovitch comme de Timochenko ou du possible troisième homme de ce scrutin, Sergueï Tigipko. Et quand la Premier ministre, à la tribune, promet « l'intégration européenne dans cinq ans », plus personne n'y croit, à commencer par les Européens eux-mêmes, échaudés par l'absence de réformes. Quant au nettoyage de la sphère économique, promis par Iouchtchenko en 2004, il se fait attendre.

Sur le plan des programmes, pas ou peu d'idées, ou alors populistes, comme Ianoukovitch qui promet « les clés d'un appartement » à tous ceux qui s'engageront comme fonctionnaires pendant 20 ans. Le futur président aura pourtant fort à faire, aux manettes d'un pays en faillite. Malgré les 7 milliards d'euros de crédits concédés par le FMI depuis le début de la crise, les caisses sont vides et nul ne sait où trouver l'argent pour payer les salaires, les retraites et l'énorme facture gazière. Si le Kremlin, vraisemblablement pour ménager les candidats, n'a pas déclenché sa traditionnelle guerre du gaz de janvier, les questions sur la solvabilité demeurent.

Le désenchantement, dans ce contexte, est donc extrêmement fort : « Cette campagne s'est déroulée comme une opération massive de marketing promotionnel. La lutte n'est pas politique mais publicitaire, commente Vladislav Roumanov, politologue et ancien conseiller municipal de Dniepropetrovsk. Les gens sont fatigués de l'incertitude, d'un pouvoir qui n'assume pas ses responsabilités, et d'être englués dans des petits arrangements en hauts lieux ». ■ M. Gc.

REPORTAGE  
DNEPROPETROVSK  
DE NOTRE CORRESPONDANTE

Sortie de gare, dans la ville de Dniepropetrovsk, au centre de l'Ukraine. Sur la place toute soviétique qui accueille les voyageurs, les grandes affiches électorales rappellent que, ce dimanche, le pays devra se choisir un nouveau président. Avec ses néons rouges, ses logos à la faucille et au marteau clignotants, et son enseigne « URSS », la salle de jeux de hasard de Volodia attire aussi l'attention. Un brin nostalgique, le responsable des lieux livre sans détour sa préférence : « Je vais voter pour Viktor Ianoukovitch parce que ma priorité, c'est que l'on retrouve de bonnes relations avec la Russie ». Le candidat de l'opposition, humilié lors de la Révolution orange « pro-occidentale » de 2004, est en effet un chaud partisan de la Russie voisine, même si, ratissant large, il se fait plus discret aujourd'hui sur la question.

Volodia, frustré par cinq années de présidence Iouchtchenko, ne digère pas « ce nationalisme étrange » et la place prise selon lui par l'Ouest ukrainien dans le jeu politique : « Qui est-ce qui les nourrit, à l'Ouest ? Ils ont des industries, du charbon, du métal ? Non, ils n'ont rien ! Et chaque année, on leur envoie des dizaines de millions pour qu'ils puissent continuer à écrire de la poésie et regarder tomber la neige ! »

Le discours est caricatural. Il tranche dans une ville plutôt apaisée, qui regarde sans passion les disputes des leaders

nationaux. Le long du fleuve Dniepr, qui coupe la ville en deux, les banlieues-dortoirs s'enroulent autour d'innombrables usines. Ici furent produites notamment les fusées qui firent la fierté de l'Union soviétique, et celle de Dniepropetrovsk, fleuron industriel du pays.

Natacha, 37 ans, vit dans l'un de ces immeubles gris et délabrés, mais sa cuisine est chaude et accueillante. Elle avoue se désintéresser de la politique. « Je ne crois pas qu'on soit si divisés que ça... Je suis russe de passeport, je parle russe mais je suis née ici, j'ai grandi ici et je me sens Ukrainienne, résume-t-elle. On ne

“ Nous n'avons simplement pas de nouvelle génération politique. » Alexandre, ancien militant de la Révolution orange

parle pas trop des candidats, on s'occupe plus de nos propres soucis. Moi, je me considère comme une privilégiée, mon mari est officier de marine pour des Allemands, donc il reçoit son salaire de l'étranger. Mais quand l'une de nos principales usines de métallurgie licencie 80 % de son personnel ouvrier, comment imaginer que ces gens-là vont pouvoir retrouver du travail ensuite ? »

Iryna, volubile enseignante dans un institut du centre-ville, échappe elle aussi aux classifications convenues. « Née sous l'URSS et membre du Komsomol », selon ses mots amusés, Iryna parle parfaitement ukrainien, se sent à l'aise aussi bien à Lviv, à l'Ouest, qu'à Donetsk, à l'Est. Si, il y a cinq ans, elle a voté Iouch-

tchenko, c'est poussée par sa fille, très impliquée dans la Révolution orange. Aujourd'hui, elle veut en finir avec le trio infernal ukrainien, incarné par le président sortant Viktor Iouchtchenko, Ioulia Timochenko, son ambitieuse Premier ministre, et Viktor Ianoukovitch. « Comment le pouvoir peut-il changer alors qu'il est tenu par des intérêts financiers ? Toutes les décisions que nos dirigeants prennent servent à défendre ces intérêts. C'est pour ça que c'est une bagarre incessante. Nous, on regarde ça comme un cirque. Pour moi, Timochenko ou Ianoukovitch, c'est la même histoire. »

Son fils Andreï, 33 ans, professeur d'histoire et mal payé, vit toujours dans l'appartement familial, sans pouvoir s'émanciper totalement. Le jeune homme votera « contre tous », comme le permet la loi électorale ukrainienne, faute de « candidats honnêtes » : « Pour moi, la priorité, c'est de s'attaquer à la corruption. Mais comme toute la société est liée à la corruption, le seul moyen de lutter vraiment contre c'est d'utiliser la manière forte, en renvoyant toute une partie de la fonction publique », propose l'enseignant. La corruption, Andreï la pratique presque au quotidien : lui-même reconnaît payer incessamment des pots-de-vin, à la police, aux administrations, aux médecins... mais aussi recevoir cadeaux



et billets de ses élèves.

Malgré des avancées démocratiques certaines, une presse moins soumise à la censure et une véritable liberté de parole, l'Ukraine peine à se débarrasser de ses vieilles habitudes. Militants payés dans les meetings, utilisation éhontée des ressources administratives à des fins électorales, achats de votes et menace de fraudes massives dès le premier tour : les élections 2010 sentent déjà le souffre. De quoi désoler les plus fervents partisans de l'ancien héros occidental Iouchtchenko, ramené à un rôle de simple figurant dans cette présidentielle. « Il a fait des choses, mais il est resté dans un style très soviétique, comme les autres candidats d'ailleurs », estime Alexandre, un ancien militant de la Révolution orange à Dniepropetrovsk. « Nous n'avons simplement pas de nouvelle génération politique. Si Ianoukovitch arrive au pouvoir, le pays fera deux pas en arrière, résume le jeune homme. Si c'est Ioulia Timochenko, c'est un pas dans une autre direction. Mais personne ne sait vraiment où. » ■ MATHILDE GOANNEC